

Sommaire : — POÉSIE : Le philtre, à Mlle *** — Enigme. — FEUILLETON : Le premier jour d'un nouveau règne. — CRITIQUE LITTÉRAIRE : Rome et Naples. — LITTÉRATURE CANADIENNE : Chronique Canadienne. — Le latin-français. — Variétés. — Histoire de la semaine.

POÉSIE.

Le philtre.

Ma vie était semblable au lac tranquille et pur
Qui reflète du jour le nuage et l'azur,
Les astres dont la nuit scintille :
Et je ne sais sur moi quelle haleine a soufflé,
Mais dans ses profondeurs tout mon être est troublé.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Ma lèvre souriait des larmes des amours ;
Je marchais le front haut, comme l'on a toujours
Marché dans une pauvre famille ;
Et maintenant mon œil est humide et rêveur,
Ma tête tristement se penche sur mon cœur.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Lorsque, dans nos jardins, tu t'assieds sur un banc,
Soulain je te devine au bout de ton ruban
Qui flotte à travers la charnille ;
Et mes amis alors me disent : " Etourdi !
" Tu ne réponds jamais à ce que l'on te dit."
Rends-moi mon âme, jeune fille !

C'est qu'alors mon esprit voltige autour de toi,
Que je voudrais en vain le rappeler à moi :
Il baise ta bouche gentille,
Se joue avec la brise entre tes beaux cheveux,
Et s'enivre et s'oublie aux rayons de tes yeux.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

Astre consolateur de mes sombres ennuis,
Ton image charmante illumine mes nuits
Du doux éclat dont elle brille ;
Mais le réveil me voit, triste et dépossédé,
Pleurer comme un enfant, sur mon lit accoudé.
Rends-moi mon âme, jeune fille !

POUR LA REVUE CANADIENNE.

13. — Logographe.

Prenez un arbre, un élément,
Un des métaux, un sédiment ;
Joignez-y ce que fait l'abeille ;
Mêlez ensemble tout cela,
Bientôt un diable en sortira,
Sans se faire tirer l'oreille.

[Le mot de ce logographe au prochain numéro.]

Le mot de l'énigme même insérée dans le dernier numéro est "Portrait."

FEUILLETON.

Le Premier Jour du Nouveau Règne.

AOÛT 1589.

— Vous ne voudriez pas pourtant vous accommoder avec le Béarnais ?

— Hein ?

— Vous ne répondez pas.

— Écoutez, n'en dites mot ; mais il m'est avis que tôt ou tard il faudra finir par là.

— Vous m'étonnez ! Le roi de Navarre ?

— Ce ne sera pas demain, ni dans un an, ni dans deux, ni dans quatre peut-être, mais le jour en viendra... C'EST UNE SI GRANDE CHOSE D'AVOIR POUR SOI LE BON DROIT !

M. VITET, Scènes historiques.

Un coup de couteau a réalisé et résumé toutes les furibondes déclamations de la Ligue.

L'assassinat du *Balafré* vient d'être vengé par un autre assassinat. Saint-Cloud, comme Blois, a eu sa tragique matinée. Aussi bien que la galerie du château de Blois, la maison de Gondy peut monter sa tache de sang à ceux qui doutent des conséquences qu'entraînent la violence, qui est la force de la faiblesse, et les coups d'état, déplorables coups de tête des gouvernements qui l'ont perdue, suprême raison des rois qui n'en ont plus.

Aujourd'hui, 1er août sur les deux heures du matin, le roi Henri III est mort des suites des blessures que lui a faites le traître et méchant jacobin Jacques Clément, au moment où il présentait à Sa Majesté des lettres de la part de M. le comte de Brienne.

Le soleil d'août resplendit dans un ciel qu'il embrase. Les pompes de la nature n'apparaissent jamais avec plus d'éclat que quand elles s'unissent ou succèdent à quelque catastrophe sociale ! Ceux qui ont traversé les temps de révolutions, ont remarqué ces grands contrastes entre la sérénité et les joies du ciel et les bouleversements et les tristesses de la terre... Que de journées néfastes ont été éclairées pour eux par un soleil de fête ! On dirait une image de la vérité envoyée par Dieu pour rappeler à l'homme qui doute ou s'attriste, qu'au-dessus de ces luttes où le bon droit, la justice, la raison stérilisent et semblent reculer, plane un flambeau impérissable que les sophismes ou les blasphèmes ne feront plus reculer et que n'obscurciront pas la vapeur du sang des victimes, ni la fumée de l'encens qu'on brûle en l'honneur des vainqueurs !

Voici la Maison de Gondy où fut la dernière étape du roi Henri III. Située sur le point le plus élevé des hauteurs de St-Cloud, elle s'élève morne et silencieuse, elle naguère si bruyante et si bien entourée. C'est un gros pavillon au toit pointu et ardoisé, avec son accompagnement de lucarnes historiques et de hautes cheminées en brique. Ces trois fenêtres au premier, sont celles de la chambre où fut commis le régicide. A cette croisée ouverte où flotte un rideau abandonné au vent, il y a à peine deux jours qu'un homme maigre et blafard, malgré le vermillon étendu sur ses joues de vieille coquette, vint, s'appuyant sur l'épaule de M. d'Épernon, chercher Paris de son regard, qui semblait se ranimer, et le salut de ces menaçantes paroles : " Paris, chef du royaume, mais chef trop gros et trop capricieux, tu as besoin d'une saignée pour te guérir, ainsi que toute la France, de cette frénésie que tu lui communique..." Voyez ! il n'y a plus, à l'heure qu'il est, d'autre mouvement à cette fenêtre que celui du rideau qui s'y balance comme un linceul étendu pour sécher ; personne ne regarde plus, ne menace plus la grande ville, dont le soleil fait resplendir à l'horizon la formidable couronne, et qui commence à hurler ses joies régicides du haut de ses mille clochers, sans prévoir, la terrible insensée, les heures d'angoisses, les appels de deuil qui y sonneront pour elle, à la suite de ce triomphe acheté par un coup de poignard.

Justice du ciel toujours oubliée, leçon des révolutions qui ne profite jamais à la révolte ! La mort a glacé les mains qui tenaient la vengeance suspendue sur sa tête ; elle se croit sauvée, elle se demande avec orgueil : Qu'est devenue celui qui parlait de châtement ? Elle

ne sait pas ; la peine sortira de ses propres entrailles, pas d'autres mains que les siennes n'amèneront les sanglantes expiations de ses folies.... Tandis que le dernier des Valois gît sur sa couche mortuaire, n'ayant plus en sa ruelle que quatre pauvres minimes qui psalmodient le *dies iræ*, le terrible conseil des seize veille autour de quelque étal de boucher, dresse la liste des proscriptions, des pillages et des assassinats, et s'ingénie à chercher quels sont ceux qu'on peut prendre d'abord à titre de royalistes, quels sont ceux qu'on pourra prendre ensuite comme politiques.

Si ces sourds bouddhismes annoncent à l'horizon l'effervescence des passions déchaînées dans la grande cité, le silence qui règne dans le camp de l'armée royale témoigne de la puissance de la discipline pour maintenir le bon ordre au milieu des préoccupations les plus vives et du choc des intérêts les plus opposés. En effet, tous ces hommes réunis pour servir la cause du roi catholique, vont se trouver placés sous les ordres du roi huguenot, et l'on conçoit leurs doutes et leurs répugnances, non pas que le Béarnais avec sa jacquette grise le plus souvent trouée au coude, sa mine gouguenarde et spirituelle, ses vives réparties et ses bons coups d'épée, n'ait su captiver l'affection d'un grand nombre de ces gens d'armes, mais son cortège de huguenots les effraie. Certes, ce sont de vaillants et infatigables compagnons, ils sont les premiers à le reconnaître. Leurs bandes aguerries qui n'ont jamais quitté Bourbon, depuis qu'il guerroye dans le midi, manœuvrent et combattent avec un peu de cet ensemble et de cette précision qui font la force de nos régiments modernes et que n'a pas encore su acquérir la fougueuse inexpérience de la noblesse royaliste ; mais par cela même qu'ils lui ont rendu d'aussi signalés services, ces braves et dévoués gentilshommes calvinistes ne retiendront toujours dans leurs rangs, et rien ne peut faire, — ils le croient du moins, — qu'il sépare jamais sa cause de la leur. Ainsi, si les catholiques continuent à porter le harnais et à faire le coup de pique et de pistolet contre les soldats de M. de Mayenne et de la sainte-union ; ce sera au profit du prêche et des ambitions huguenotes, ce sera enfin, comme l'on disait alors, pour engraisser la vache à Colas.

Du reste, leurs scrupules prennent patience en pensant que la question va être bientôt jugée, et que dans peu ils sauront le parti auquel on doit s'arrêter dans la circonstance. En effet, les principaux seigneurs et capitaines de l'armée du feu roi sont réunis, depuis le grand matin, au logis de François de Luxembourg, en cette petite demeure que vous voyez à droite de la maison de Gondy, et ils délibèrent à ce sujet. Quelque soit le résultat de ce conseil, l'indécision de l'armée ne lui a point fait négliger les mesures de précaution indispensables pour le salut commun ; tous veillent à côté de leurs armes : ceux qui leur ont envoyé le méchant moine et savent son dessein, comptent peut-être sur la douleur et le trouble du camp pour l'attaquer et avancer leurs affaires. C'est surtout aux environs de Meudon qu'on est en état de repousser toute surprise : la petite armée de Henri de Navarre occupe ce point, et en bon capitaine, malgré les préoccupations inséparables d'un pareil moment, il